

(Suite de la page 7)

Fête brillante ; cohue dans les salons ; musique délicieuse qui émerge à la longue.

J'étais, cette fois, en tulle bleu avec des traînes de lilas.

Dès en entrant, j'ai cherché, des yeux, M. Georges Le Breuil. Il n'était pas là.

Assise, j'ai examiné l'assistance, et, je ne sais pourquoi, une tristesse m'est venue. La première fois, je n'avais que la surface des choses : les bouches qui sourient, les diamants qui étincellent sur les épaules nues, tout ce luxe, cette mise en scène, qui éblouissent.

Hier, j'ai remarqué que plus d'un sourire est contraint, plus d'un front soucieux, plus d'un visage inquiet sous son masque de fard.

Que de potages, de mensonges, de perfidies dans le monde !

Comme on y médite gaiement, comme on y calconne sans remords, comme on s'y déchire avec délice !

... Cette absence de M. Le Breuil me paraissait étrange. Avait-il donc choisi sa fiancée ? Et, dans un coin retiré de ce bruyant Paris, en une pièce bien close, lui parlait-il doucement, tendrement ?

A propos, que dit-on à sa fiancée ?...

Je voudrais bien savoir au juste...

Un bataillon volant de petits jeunes gens imberbes, frisés comme des caniches, frétilaient devant moi pour se faire inscrire. Je répondais à peine, préoccupée, l'oreille tendue aux bruits de la porte. Je me réjouissais, je crois, de surveiller l'entrée de Jeanne Desrue.

Tout à-coup, au dessus des rumeurs, au-dessus de la mélodie d'une valse jouée en sourdine, j'entendis distinctement l'huissier jeter un nom : **Georges**.

— Monsieur Georges Le Breuil !

Sans le vouloir, je serai si fort mon éventail entre mes doigts, qu'une lame de nacre cassa avec un bruit sec.

Les petits jeunes gens se lamentèrent aussitôt, chacun prodiguant conseils et doléances. Je les écoutais à peine, le cœur serré par une angoisse soudaine.

M. Georges s'avança de mon côté, me vit très entourée, fit un pas en avant, deux en arrière, et, après un salut plus que froid, alla s'asseoir près de Jeanne, dont il s'occupa consciencieusement.

Il me fallut un effort pour me secouer.

Ma gaieté faisait long feu comme une fusée mouillée.

J'avais une envie féroce de taquiner, de tourmenter ces petits imbéciles dont se composait ma cour. Quelle différence entre eux et Georges ? Je les haïssais pour lui ressembler si peu...

Bah ! qu'importe ! N'avais-je pas le nombre ?

Et j'ai dansé, dansé à perdre haleine, dansé toute la nuit à tomber de fatigue.

Lui, il ne m'a pas invitée une seule fois. Il n'a pas daigné s'apercevoir de ma présence ; pas une fois, ces grands yeux bruns, si caressants l'autre jour, si glacials et si fiers cette fois, ne se sont arrêtés sur moi.

Pourquoi ? Qu'ai-je fait ?

Rire, est-ce un crime ?

Eh bien ! tant mieux si je lui déplais, car moi aussi je le déteste !...

On assure qu'il songe à se marier, et va demander la main de Jeanne. Tant pis pour lui !

Jeanne est peu aimable et fort mal élevée.

Les hommes sérieux aiment-ils, par hasard, les éducations manquées ?

17 janvier.

Rencontré M. Georges dans l'allée des Acacias.

Il s'est arrêté pour présenter ses hommages à maman, et m'a enveloppée d'un regard pénétrant qui m'a fait rougir jusqu'à la racine des cheveux.

Pourquoi ? Pourquoi ?

Je sais ! Mon Dieu, je sais !

Il va partir, quitter la France, s'en aller très loin, au Japon...

On parlait de ce voyage, hier, au dîner.

Un convive affirmait que M. Georges s'ennuyait à Paris, trouvait la vie mondaine fiévreuse et affreusement vide.

Mon beau-frère, un des meilleurs amis de M. Georges, interrompit pour dire à mi-voix, en s'adressant à maman :

— Je connais Georges mieux que personne, et je vous affirme qu'il s'éloigne la mort dans l'âme, par prudence et par raison, parce qu'il aspire à une union irréalisable pour motifs politiques.

— Bah ! riposte mon père, qui avait entendu, c'est un excès de susceptibilité ; les Capulets et les Montéguts sont morts depuis longtemps.

Mon beau-frère raconta alors que M. Le Breuil, compte écrire un grand ouvrage sur la Chine. Il veut étudier sur place cette civilisation étrange, la plus vieille du globe, et demeurée mystérieuse, immuable et jeune depuis plus de cinq mille ans.

6 février 188.

M. Georges, présenté par mon beau-frère, est venu hier nous faire ses adieux.

C'est un véritable événement !

Qui a donc désarmé, son père ou le mien ?

Le prétexte de cette visite était de prendre les ordres de maman, qui avait manifesté à son gendre le désir de posséder différents objets authentiques provenant de Kioto.

M. Le Breuil a été d'une correction parfaite.

Son beau et bon visage paraissait aussi calme que de coutume. Seulement, une ride, que je n'avais pas encore remar-

quée, traversait son front, et sa bouche avait un pli de mélancolie.

Moi, j'ai dû lui paraître stupide, car de la durée de la visite — un quart-d'heure environ — je n'ai pu trouver une phrase intelligente, un seul mot à placer.

A la porte du salon, il m'a tendu la main presque timidement, et m'a jeté un regard si navré, si suppliant, que j'ai senti brusquement des larmes me monter aux yeux.



— Personne ne peut faire un noeud comme moi.
— Pardon, le curé.

7 janvier 188.

Décidément la vie est triste à pleurer. Depuis le dernier bal tout me paraît plus ennuyeux, plus morne qu'auparavant. Pourquoi ???

12 janvier.

J'ai vu M. Le Breuil, en visite, chez la baronne. Il paraît sombre. Cela m'a fait plaisir. Son air railleur, au bal, m'avait tant vexée !...